

Mort aux codes

un projet de film de Léopold Legrand

22/06/2016

Note d'intention de réalisation:

Préambule → *«Il a fallu 15 minutes pour aller du trottoir au cadavre. C'est la faute à personne et à tout le monde.»*

Patrick Pelloux

Pelloux, médecin urgentiste depuis plus de vingt cinq ans et auteur de la chronique *Mort aux codes!*, a longtemps écrit pour le journal satirique Charlie Hebdo. Suite aux attentats du 7 janvier contre le journal, il republie *Mort aux codes!* et l'accompagne de la note suivante: *«Il est impossible d'intervenir dans un lieu sursécurisé. En même temps, j'aurais tant aimé que Charlie Hebdo soit avec un énorme dispositif de sécurité comme aujourd'hui... mais cela aurait-il suffi à empêcher l'attentat?»*.

La dernière question qu'il pose me paraît essentielle. C'est celle ci, dans une acception plus large, que le film vise à discuter.

Ce court métrage cherche à interpeller sur le repli sur elle même et le virage sécuritaire de la société française. Faut il s'enfermer sous prétexte que...?

Le sujet et le point de vue → **L'absurdité de l'ultra sécurité (sous le prisme des urgentistes).**

En lisant la chronique *Mort aux codes!*, j'ai été séduit par le choix des urgentistes comme «moyen» pour traiter l'enfermement de notre société et en révéler son absurdité. Des gens dont le métier est de nous porter secours se retrouvent bloqués aux portes. Nous sommes donc les premières victimes des codes que nous installons pour nous protéger.

A l'inverse de la chronique dans laquelle le narrateur est omniscient, le scénario fait le choix de n'être qu'avec les urgentistes. Le spectateur est bloqué à l'extérieur de l'appartement avec l'équipe du SAMU. Une frustration va donc naître chez lui. Par ce choix de point de vue, je souhaite créer attente et «suspens». La victime va t'elle survivre?

En plus de la tension nécessaire à ce court métrage «en temps réel» et d'une empathie certaine pour les trois urgentistes, le fait de n'être qu'avec eux et de ne connaître l'état de la victime qu'à travers la voix de sa femme paniquée, permet de faire jaillir «l'absurde» d'une situation réaliste.

Ce film est construit sur une dichotomie, un double état, un affrontement du drôle et du dramatique, de l'urgence et du ridicule.

Le traitement et le ton → **Le réalisme. Du rire jaune au rire noir.**

Mort aux codes est un regard sur un «fait de société». J'ai choisi de traiter ce sujet avec humour et gravité.

Le film cherche un rire amère, un rire provoqué par l'absurdité de la situation, grâce un certain cynisme au sens classique du terme (pour les philosophes cyniques de la grèce antique, « l'un des aspects positifs du cynisme est le désir de dévoiler l'hypocrisie telle qu'elle est, ainsi que l'écart entre les idéaux de la société et ses pratiques.»).

Pour que la pari de l'humour noir moteur de réflexion fonctionne, je propose de travailler trois partis pris de mise en scène en plus du choix de point de vue précédemment évoqué:

- l'ultra réalisme de la situation.

Je veux être le plus fidèle possible à une vraie intervention d'une équipe du SAMU aussi bien dans la procédure mise en place et le déroulé que dans la manière d'agir ou de réagir des urgentistes.

- l'empathie pour TOUS les personnages.

En plus de l'empathie pour les urgentistes, je veux chercher à créer l'empathie pour le personnage d'Elisabeth. C'est une femme stressée et paniquée par la situation. Elle est victime des systèmes de sécurité trop nombreux et trop compliqués installés dans son immeuble.

- un rythme en dent de scie, entre urgence et coups d'arrêts grotesques.

L'efficacité caractéristique du SAMU va être mise à mal par les différents systèmes de sécurité. Chaque accroc dans la progression des urgentistes se traduit par un ralentissement du rythme et par une montée de la tension, de plus en plus forte à mesure que le film avance. Chaque nouveau code rapproche Claude de la mort. Cette arythmie doit trouver son application dans le rythme du montage, dans le rythme interne des plans, dans la manière de cadrer et aussi dans le traitement sonore.

Conclusion → **«Malgré leur quartier de haute sécurité, la mort venait d'entrer sans difficulté dans leur appartement.»**

Patrick Pelloux

Note d'intention image:

Décors, costumes et accessoires → **Opulence, modernité et réalisme.**

Je souhaite tourner le film dans une résidence moderne et cossue. En effet, c'est dans ce genre d'endroits que l'on retrouve les systèmes de sécurité les plus poussés et les plus nombreux. Ce choix est d'abord motivé par un désir de réalisme mais j'aime aussi l'idée que la mort n'épargne personne. Elle frappe tout le monde même ceux qui paraissent les mieux armés matériellement pour s'en prévenir.

J'attache une importance toute particulière aux différents digicodes qui vont se dresser sur la route des personnages ainsi qu'à l'interphone et à la porte blindée. Je veux aller vers quelque chose de moderne et de voyant pour, par contraste, mettre en exergue le véritable problème que l'on ne traite pas, celui du repli sur soi. Cette volonté est donc un moyen esthétique de traiter l'isolement.

La lumière → **Rien ne s'oppose à la nuit.**

Mort aux codes est un film «en temps réel», un film à suspens dans lequel la tension doit monter crescendo, d'obstacles en obstacles, de codes en codes. Je fais donc le choix de la nuit pour accentuer le sentiment d'anxiété chez le spectateur. Il m'intéresse de travailler la quiétude de la nuit face à l'urgence de la situation.

Je souhaite une lumière qui creuse les visages, une lumière qui parle de fatigue et d'urgence. La nuit a été longue. Les personnages sont marqués physiquement.

Je veux des sources ponctuelles qui permettent de travailler une «instabilité», un passage fréquent des personnages de l'ombre à la lumière. Ce genre de dispositif lumineux «instable» (très fréquent

chez Fincher par exemple), permet d'appuyer l'urgence et aide à créer la tension nécessaire au film. Du contrast donc, des noirs qui doivent être noirs et une lumière «par zone», dure.

Le cadre → **La caméra derrière les grilles, avec les urgentistes.**

La caméra est bloquée à l'extérieur mais elle cherche l'intériorité des personnages. Je veux être au plus proche d'eux. Je vais les suivre au steadicam durant leur progression et, par opposition, les moments d'arrêt devant les digicodes seront comme des tableaux, figés, à l'intérieur desquels les personnages se battent pour sortir. Cette double intention au cadre, et l'alternance de valeurs qu'elle entraîne, épouse l'idée d'un rythme en dent de scie précédemment évoquée.

La scène où les urgentistes arrivent enfin à l'appartement résume très bien l'idée de mise en scène que va chercher à traduire le cadre. La scène se passe dans le regard d'Elisabeth. Elle est au premier plan, nette, et dans la profondeur, flous, les urgentistes essayent de sauver son mari. La caméra ne rentre jamais dans cet appartement et l'intervention se passe à l'arrière plan, visuellement informé, mais d'une grande violence (voir note d'intention son), pour celle qu'on filme et donc pour le spectateur.

Note d'intention son:

Le hors champs → **Les voix qu'on ne voit pas.**

Le 4ème personnage du film, Elisabeth, n'existe que par sa voix. Ce choix permet de l'isoler et de décupler son enfermement et son impuissance, l'infarctus de son mari justifiant largement son état de panique intense. La mise en place de ce dispositif avec un personnage qui n'est que voix permet un jeu de manipulation émotionnelle très intéressant. La scène de dénouement dans le regard d'Elisabeth sera à mon sens très puissante car c'est la première fois qu'on la découvre. Et elle ne parle plus.

Ce jeu de voix sans visage est également valable avec la voix de la centrale ou celle de la dame à l'interphone. Les hommes face aux machines, pour le meilleur et pour le pire.

L'ambiance → **La violence du silence.**

La nuit sera silencieuse pour exprimer l'isolement et mettre en avant la difficile progression des urgentistes.

La réanimation cardiaque se joue au son, puissante et, à l'inverse du reste du traitement sonore, elle sera volontairement exacerbée.

La musique → **La mort de Claude.**

Moderne, électronique. Mais surtout angoissante, comme un code ...

La musique fait exister le personnage de Claude et traduit la dégradation de son état de santé, les basses n'arrivant qu'au moment de l'arrêt de son coeur.

Je souhaite que la musique permette une deuxième lecture du film. Elle n'est pas là pour appuyer la tristesse, mais pour faire naître la colère.

<https://www.youtube.com/watch?v=U-F-dUxNEKQ>